



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Les caracos, les basques, les corsages *gilets*, tout ce qui a été essayé pour rappeler les costumes de l'aristocratie des vieux siècles doivent céder le pas à la *Diane* de M^{me} Popelin-Ducarre¹. Il y a dans ce modèle du style, de la grâce et de la noblesse; en la créant, elle a bien compris la grande dame, et nous ne sommes pas surpris de l'immense succès de sa *Diane*; c'est seulement ainsi qu'on peut porter le drap; cette espèce de justaucorps dessine bien la taille, s'évasant sur les hanches en formant de hautes baigneuses qui forment le retroussis mousquetaire. Les manches sont originales et sayantes, et le corsage, en s'entr'ouvrant, laisse apercevoir une chemise amazone à

crevés de dentelle. Elle y adapte une longue jupe en satin ou en velours, plus souvent en drap également, et c'est bien ce qu'on peut imaginer de plus neuf et de plus distingué pour l'hiver. Au reste, les ateliers de M^{me} Popelin sont en pleine activité et pour la nouvelle saison et pour les fêtes qui se préparent au retour de la chasse. Les plus riches étoffes sont façonnées de mille manières; les ornements s'y multiplient sous des formes charmantes, et nous vous en dirons le secret à temps pour profiter de ses heureuses innovations.

Notre gravure d'aujourd'hui représente une toilette exécutée chez M^{me} Popelin. — Moins remarquable que la *Diane*, elle en offre ce style simple et distingué qui assure un succès général.

— Une grande dame nous a priée de l'accompagner ces jours derniers dans une de

¹ Rue Neuve Vivienne, 41.



ces flâneries parisiennes dont on ne se lasse jamais, et nous allons, si elle le permet, vous raconter cette utile promenade.

Nous sommes allées d'abord chez Gagelin, chez Gagelin, où, d'un coup d'œil, on embrasse la mode de la saison sans crainte de se méprendre, car tout ce qui n'est pas de la dernière nouveauté en est exclu sans miséricorde. Nous y avons choisi quelques robes : d'abord le *carreau royal*, larges carreaux de satin violet sur un fond mat d'une noble simplicité; un *pékin oriental* pour robe de soirée, qui sera d'un bel effet; un *reps bleu* que nous avons admiré déjà; parmi les robes destinées à la reine d'Espagne; et enfin une robe rose à *broderie crêpe de Chine*, qui est ravissante, et que ma belle dame réserve pour sa première apparition aux Italiens. Elle a choisi en même temps, pour ses sœurs, une popeline rayée et deux robes *armure*, l'une bleu Joinville, et l'autre oreille-d'ours, qui seront simples, mais très-jolies pour jeunes personnes. Nous avons regardé les écharpes et les robes de fantaisie auxquelles elle s'est promis de revenir pour les prochaines soirées d'hiver, sans oublier les damas or, soie et argent, qui doivent avoir un grand succès.

Il nous fallait quelques pa-sementeries bien nouvelles pour garnir trois de ces robes, nous en avons trouvé de délicieux modèles rue de la Paix, chez Richenet-Bayard. Dans cette succursale de sa fabrique de la rue Saint-Denis, il y a tout ce qu'on peut désirer de plus joli en boutons, franges, brandebourgs, galons de toutes sortes, tout ce qu'il fallait pour que nos robes fussent charmantes.

Il était impossible de passer devant Mayer¹ sans s'y arrêter, d'abord pour renouveler la provision de gants, ensuite pour faire choix de ces mille petites choses qui ne comptent pas et qui sont cependant les accessoires obligés de la toilette. C'est un petit sac de façon moderne, des tabliers d'un goût parfait, une bourse, un sautoir; et le comte de G. aime trop l'élégance pour que sa femme n'ait pas fait mettre de côté quelques cravates d'un genre nouveau.

Nous avons voulu voir aussi les bijoux qui seront de mise. Toujours des bracelets, mais beaucoup plus larges que l'année dernière; force émail bleu ciel et rose sous les dia-

nants. Les *dormeuses* sont décidément revenues; ce sont des anneaux d'oreille tout ronds avec une seule pierre; les broches se montent en grappe. Beaucoup de bijoux du matin en argent ciselé, petit chef-d'œuvre de ciselure dans le genre de Benvenuto Cellini; beaucoup de *brimborions* dans la chaîne qui soutient la montre.

Il nous restait encore à faire quelques acquisitions de lingerie, mais nous avons remis à un autre jour la visite à M^{me} Payan⁴, ainsi que les coiffures qui doivent être commandées chez M^{me} Baudrant² et M^{lles} Romain³. Nous vous dirons les emplettes que M^{me} de G. se promet de faire, car son goût fait loi dans le haut monde de Paris.

LES FÉES.

Qu'était-ce que les fées? Des êtres surnaturels apparemment; car il leur suffisait d'un coup de baguette ou de quelques paroles magiques pour exaucer instantanément les vœux qui leur étaient exprimés. Qui ne se rappelle l'heureuse Peau-d'Ane, qui tout à coup possédait l'éblouissante robe couleur du soleil et de la lune qui nous ont tant émerveillées!

Et pourtant nous ne croyions plus aux fées et à leur enchantement, et nous regrettons de si douces illusions; elles viennent de nous être rendues. Un mot a franchi les Pyrénées pour retentir dans la Chaussée-d'Antin, et voilà des prodiges.

Nous vous avons déjà dit l'incroyable célérité avec laquelle Camille⁴ a fait exécuter les toilettes destinées aux princesses d'Espagne; comment, surmontant des difficultés renaissantes à tout moment, quelques journées ont suffi à la création de toutes ces belles et nombreuses robes dont nous vous devons encore la description. Eh bien, en moins de quinze jours aussi, on a dû préparer la *lingerie* des chambres à coucher princesses. Ce soin a été confié à M^{mes} Bouillant (rue Saint-Nicolas-d'Antin, 48), qui s'en sont acquittées avec le goût et la recherche qu'elles apportent à tout ce qui sort de leurs ateliers; et le luxe des broderies qu'elles ont fait exécuter, les dentelles qu'elles ont choisies sont dignes de leur noble destination. Les draps

¹ Rue de la Paix, 26.

² Rue Vivienne, 15. — ³ Rue Neuve Saint-Augustin.
— ⁴ Rue de la Chaussée-d'Antin, 18. — ⁵ Rue Choiseul, 15.

en batistes brodés au plumetis et au point d'arme, et garnis de valenciennes, ainsi que les taies d'oreiller. Les couvre-pieds, en mousseline brodée à très-hauts dessins au passé et points de dentelle, ont au milieu un large écusson qui renferme les initiales royales, et sont ornés de valenciennes aussi hautes qu'un *haut volant*, ainsi que les taies d'oreiller pareilles. Des transparents de satin rose font encore ressortir la magnificence et la perfection de ces broderies. D'autres couvre-pieds sont en application d'Angleterre avec les volants en Angleterre aussi ; c'est tout ce qu'on peut voir de plus joli, de plus élégant et du travail le plus difficile et le mieux achevé. Ce sont des bouquets et des guirlandes jetés çà et là sur un réseau fin et léger dont l'effet est admirable.

Pour que de telles choses aient été accomplies en moins de quinze jours, pour que le satin, la moire, le velours, les rubans, les dentelles, les gazes, les passementeries de toutes sortes aient subi tant de métamorphoses sous les doigts de Camille en aussi peu de temps, n'avons-nous pas raison de dire que les fées en quittant notre pauvre terre y ont apparemment laissé leur secret ?

M^{me} DASSE.

Depuis quelques mois il n'était plus ni Française ni étrangère qui en passant dans la rue Richelieu, ne s'arrêtât vers la fontaine Molière ; et là, leur regard à toutes devenait triste et étonné.

C'est qu'à la place du portail où était inscrit le nom que chacun venait chercher, on ne voyait plus qu'échafaudages, monceaux de pierres, charpentes brisées, débris de toutes sortes ; ruines, enfin, pleines du vide d'un intérêt passé.

Et devant tous les souvenirs qu'inspiraient ces débris, pas une femme ne s'arrêtait sans dire : « Où est-elle donc celle qui nous rendait si jolies ? »

Heureusement elles savaient toutes bientôt qu'à quelques pas de là M^{me} Dasse s'était réfugiée dans des salons provisoires, où elle attendait la reconstruction de son ancienne maison, et on allait à la succursale en attendant que le sanctuaire fût ouvert.

Enfin l'heure est arrivée ; aujourd'hui M^{me} Dasse est retournée aux lieux de ses

premiers succès ; elle a retrouvé son n^o 38, que tant de jeunes coquettes appelaient leur *bon lot*. Elle est retournée là où se créa pour elle une de ces réputations brillantes, honorables, à l'abri de toutes rivalités, parce qu'elle ne s'attaquait pas elle-même aux avantages d'autrui. M^{me} Dasse est rentrée dans son ancien local, en y rapportant toute la fraîcheur de ses créations, la grâce de son goût, la variété séduisante de ces mille modes, toujours renouvelées, distinguées et recherchées partout.

Seulement toutes ces choses délicieuses ont trouvé un cadre nouveau, frais, élégant et simple dans son luxe, comme doivent l'être tous salons de modes distinguées. L'emplacement, plus vaste, a un de ces jours précieux pour essayer les parures, sur lesquelles est d'une si puissante influence l'effet de la lumière. Les boudoirs où l'on va seule étudier sa coiffure, son turban, ses rubans, ses dentelles, tous ces piquants auxiliaires des triomphes du monde, sont des boudoirs charmants par toutes leurs coquettes confortabilités. M^{me} Dasse enfin paye habilement son tribut à la nouveauté qui veut que tout change, car il semble que ses modes aient acquis encore plus de charme et d'attraction par leur nouvel et brillant alentour.

Aussi les salons du n^o 38 sont-ils à cette heure remplis des modes de la saison, avec une recherche, une élégance, une variété telles que, plus que jamais se place en première ligne dans le monde parisien le nom de M^{me} Dasse.

LES FLEURS D'AUTOMNE.

De toutes les fantaisies, de tous les luxes, de tous les amours (autre genre de luxe), auxquels peut se livrer une femme, celui que nous aimons le plus voir en elle, c'est l'amour des fleurs. Celui-là est certainement le moins compromettant, sinon le plus économique ; il est le plus élégant, sinon le moins passager. C'est un luxe extrêmement simple : n'est-ce pas là le goût suprême ? Nous nous souvenons d'avoir lu, il y a bien longtemps de cela, un petit livre adorable, comme on n'en écrit et comme on n'en lit qu'à vingt ans : c'est *André* de M^{me} Sand. Quelle fleur de printemps ! quel parfum de

jeunesse ! Vous souvient-il de cette pauvre Geneviève la fleuriste, de cette créature ailée, de cette ravissante demoiselle qui passait sur les prés, le long des ruisseaux, dans un rayon de soleil, cherchant ses sœurs parmi les fleurs sauvages ? Vous souvient-il de cette chaude soirée d'automne où, seule dans sa chambre, en proie à l'enthousiasme de l'art, de la science et de l'amour, elle créa à la lueur brûlante du couchant la plus belle fleur qui soit tombée des doigts et du cœur d'une jeune fille ? Comme cela était beau ! Comme nous l'aimions cette adorable Geneviève, et comme nous avons pleuré à sa mort !

Mais que dis-je ? elle n'est pas morte. Geneviève est là, quelque part, cachée parmi nous. Son atelier existe ; j'en sors. Je viens de voir pousser une de ses fleurs. Ce matin encore une rose s'est entr'ouverte dans ses mains. Les yeux de la pauvre enfant l'avaient peut-être regardée trop longtemps, car elle était toute humide, toute constellée de rosée. Comment vous parlerai-je sur toutes les autres merveilles qui viennent d'éclorre ? J'en ai tant vu de ces fleurs de toute couleur, de tout feuillage et de toute fraîcheur, que tant de profusion et de délicatesse ne peuvent sortir que des mains d'une fée rêvée par un poète ! C'est un fouillis d'or, d'argent, de perles, de pierres de mille nuances, de nuances de mille fantaisies, un jardin plein d'herbes extravagantes, de plantes invraisemblables, de fleurs impossibles, tant la nature est pauvre et flétrie à côté de cela. Nous sommes forcés de le proclamer : la nature n'a rien de mieux à faire que d'imiter l'art.

Or, ces tapis de mousse, ces haies vives de fleurs, ces parterres émaillés, ces trésors du printemps, Constantin¹ en a la clef. Demandez-lui de vous ouvrir sa serre. Ce royaume éclatant lui appartient ; c'est lui qui est le soleil de ces plantes ; c'est lui qui les fait bourgeonner, verdier et éclore. Il est le créateur de toutes ces formes et de toutes ces couleurs ; car il ne se contente pas d'être un incomparable dessinateur, il est encore un coloriste merveilleux. C'est un peintre complet.

Parmi les suffrages les plus flatteurs qui

¹ Rue Neuve Saint-Augustin, 37.

ont accueilli les ouvrages de cet homme réellement artiste, il faut compter la haute faveur dont il vient d'être l'objet de la part de la reine et des princes, qui ont pensé tout d'abord à lui à l'occasion du mariage de M. le duc de Montpensier. Il vient d'être décoré par la reine de Portugal.

A la dernière exposition des produits de l'industrie, ses fleurs ont été spécialement remarquées par le jury, et voici en quels termes :

« Les fleurs de M. Constantin sont tellement connues par toute l'Europe qu'il est impossible de ne pas en parler avec éloge. Tous les caractères en sont étudiés avec un charme, un soin et un naturel qui les distinguent de toutes les autres. Breveté pour des procédés qui lui sont particuliers, M. Constantin occupe plus de cent ouvriers. Il emploie pour plus de 150,000 f. d'étoffes diverses, d'apprêts et de matière ; sa fabrication s'élève à plus de 300,000 fr., dont les deux tiers pour l'étranger.

« N'ayant pu affecter à l'industrie des fleurs artificielles une médaille supérieure à la médaille de bronze, le jury de l'exposition de 1844 a décerné la première à M. Constantin, et l'a placé en tête des fabricants de fleurs artificielles, où il a été porté par la voix publique, qui a hautement proclamé sa supériorité, confirmée par le jury central. »

Si nous sommes peu étonnés de voir le jury reconnaître que la voix publique proclame M. Constantin le plus habile fleuriste, et constater sa supériorité incontestable sur ses rivaux, nous sommes fort surpris qu'il ait négligé en même temps de créer en sa faveur une récompense qui puisse le distinguer d'eux. Cela eût été logique et mérité.

AUX VILLES DE FRANCE.

Lundi, rigoureusement selon leur promesse, à midi juste, les gigantesques magasins des VILLES DE FRANCE ont ouvert leurs portes à deux battants à la foule la plus nombreuse et la plus empressée. Les gardes municipaux à pied et à cheval faisaient la police de la circulation dans la rue Vivienne, si bien qu'on se fût cru aux beaux jours des bals Musard.

Il est impossible, dans une première visite, de donner un simple aperçu de ce ma-



10 Octobre 1846.

227.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Robe en mérinos à volants brodés. Plume de Chagot. Gants Mayer. Mouchoir Chapron.
 Parfum Guerlain.*

Mss. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. L.



gasin, établi sur une plus vaste échelle que tout ce qu'on a vu jusqu'aujourd'hui. C'est un pandemonium de tout ce qu'il est possible de réunir en étoffes, modes, nouveautés, etc.; les toiles les plus grossières et les plus fines dentelles, les draps, les velours, les plus splendides soieries de Lyon, des bonnets, des coiffures, des cachemires et des tapis brodés d'or et de soie vive comme si on était dans quelque bazar de Brousse ou de Smyrne.... Je vous le dis, il nous faudrait faire une nomenclature de tout ce qui se vend; car ce n'est pas un magasin que les VILLES DE FRANCE, c'est une ville de magasins. Nous reviendrons du reste sur ce magasin, dont l'ouverture a été un véritable événement dans l'industrie de Paris. Le premier éloge que nous adressons à M. Lebatard, avant d'entrer dans d'autres détails, c'est le bon goût et l'élégante simplicité avec lesquels il a disposé ses salons et ses galeries.

CHRONIQUE.

La première journée des courses de Chantilly a été assez triste. — Elle s'est, pour ainsi dire, passée en famille, — en famille de jockey club, s'entend. — Les prix ont été gagnés par *Glaud* et *Convalescence*, à M. de Rothschild, — et *Dorade*, à M. le prince de Beauvau.

La seconde journée, en revanche, a été très belle et très animée. C'était dimanche dernier; il faisait un temps magnifique; le soleil était radieux et dorait de splendides reflets les grands arbres de Chantilly. C'était une de ces belles journées d'automne qui laissent encore croire à l'été. — La pelouse n'était pas émaillée de fleurs, mais de tout le beau monde resté ou déjà revenu à Paris, ou au moins dans les environs.

A deux heures un quart la cloche du départ s'est fait entendre. — Les vainqueurs de cette journée ont été *Tronquette*, à M. Célestin de Pontalba; *Ulm*, à M. de Rothschild; *Dorade*, à M. le prince de Beauvau; et enfin l'heureux *Fitz Emilius*, qui n'a jamais couru sans être vainqueur, et a déjà fait gagner à M. Aumont, son propriétaire, plus de 52,000 fr.

Cette seconde journée de Chantilly a donc été très brillante. Les équipages étaient très nombreux et très-élégants. — Si, — comme nous en avons peur, par le temps qui s'annonce, — cette journée doit être la dernière

de ce qu'on peut appeler les plaisirs de l'été, au moins aura-t-elle été complètement belle. Car voilà le sombre hiver. — Il faut dire adieu à Enghien, aux belles soirées passées sous les ombrages du parc ou sur les gondoles, à toutes ces féeries de feux d'artifices que répétait la limpide surface du lac, et de sérénades exécutées par d'invisibles orchestres. Qui sait si, au moment où nous écrivons ces lignes, le lac d'Enghien ne roule pas des vagues et ne se passe des fantaisies de marées d'équinoxe?..... La terrasse de Saint-Germain est déserte et compte à peine quelques promeneurs plus ou moins indigènes; les grandes eaux de Versailles ont joué dimanche pour la dernière fois de cette année. — Le Château-Rouge, le Jardin Mabille et le Ranelagh ont donné leurs soirées de clôture. Franconi ne s'occupe plus que de sa rentrée au boulevard, et de sa nouvelle épopée d'*Henri IV*, et l'Hippodrome fait imprimer l'affiche de sa dernière représentation de *la Croix de Berny*. Et d'ailleurs, comment se faire une dernière illusion? le précurseur le plus certain, le plus infallible de l'hiver a paru, c'est cette lanterne que vous pouvez remarquer à la plupart des coins de rues. — Cette lanterne, c'est le marchand de marrons; — le marchand de marrons qui apparaît avec l'hiver, comme l'hirondelle avec les premiers jours du printemps.

Ce qui ne veut pas dire que l'hiver, dans l'acception parisienne du mot, ait commencé. Chaque année on rentre plus tard à Paris, et il n'y a pas de monde possible avant la chute définitive des feuilles, la neige, les grands froids et les grandes pluies. — Il n'est pas, du reste, de meilleur observatoire pour étudier son monde parisien que le Théâtre-Italien. Aux premières représentations, c'est toujours un public nouveau: des provinciaux attardés en vacances, — des étrangers, — des mélomanes d'occasion, — puis des amis, des parents, des absents qui ont loué leur loge ou leur stalle pour toute la saison, et qui saisissent cette occasion de leur faire ce plaisir, ou au moins cette politesse. Ainsi, samedi dernier, pour la réouverture, la salle avait cette physionomie incertaine et provisoire qu'elle a toujours aux premières représentations. On donnait la *Semiramide*, c'est-à-dire un chef-

d'œuvre entre les chefs-d'œuvre du grand maestro, et un des plus beaux rôles, sinon le plus beau — après la *Norma* — de Giulia Grisi. Inutile donc de répéter les éloges que cent fois, et mille, fois on a prodigués au maestro et à la cantatrice. Tout l'intérêt de la soirée se portait sur le nouveau chanteur Coletti, qui débutait ce soir-là par le rôle d'Assur. — M. Coletti n'est pas un de ces débutants comme il n'en paraît que trop chaque hiver, — un nom tout à fait ignoré la veille et qu'on aura oublié le lendemain. — M. Coletti arrivait précédé d'une brillante réputation, glorieusement acquise en Italie, à Naples surtout, et le monde musical sait si c'est là un public connaisseur et difficile. Aussi n'avait-il pas chanté la moitié de son premier air, que déjà toute la salle avait compris que ce n'était pas là un *principiante* ordinaire, mais bien un chanteur accompli, et destiné à partager le succès de Ronconi.

A propos de Théâtre-Italien et de débuts, nous devons signaler l'arrivée à Paris d'une jeune cantatrice d'un talent tout à fait de premier ordre, à ce qu'on nous écrit d'Angleterre et d'Italie; car la signora Nascio a déjà obtenu les plus brillantes ovations à Florence et à Londres. — Ce n'est donc pas là non plus une de ces débutantes de hasard, comme on n'en a vu que trop depuis quelque temps. Des succès comme ceux que M^{lle} Nascio a obtenus sont des droits pour une artiste, et imposent presque un devoir à un impresario. Aussi nous a-t-on dit que M. Vatel est déjà en pourparlers avec la jeune prima donna.

L'Académie royale de Musique répète l'opéra nouveau de Rossini; les décors et les costumes sont prêts; la mise en scène est presque complètement réglée. — L'Opéra-Comique s'occupe de la reprise de *la Reine d'un jour* et du *Masaniello*, du maestro Caraffa. Le monde littéraire s'est fort ému d'une comédie en vers que M. Méry a lue aux acteurs de l'Odéon, et qui est, dit-on, superlativement spirituelle. — Le Théâtre-Français ne se possède pas de joie d'avoir conclu une honorable paix avec M^{lle} Rachel, et on va immédiatement commencer les répétitions du *Vieux de la Montagne*, de M. Latour de Saint-Ybars. — Le troisième théâtre lyrique ne fait plus le moindre bruit. — Quant au déjà célèbre théâtre

Montpensier, il grandit à vue d'œil. — Bientôt l'arche gigantesque de la scène aura disparu dans les constructions qui l'enveloppent de toutes parts. — Nous avons vu poser ce matin les traverses de fer de la charpente du toit; peut-être demain la toiture sera-t-elle totalement terminée. Il ne faut défier de rien l'auteur de *Monte-Cristo*; il faut que pour lui les monuments s'élèvent comme par enchantement, grandissent et s'achèvent, comme s'il s'agissait de la bagatelle de six romans en dix volumes chacun, — moins que rien. Il y a des gens qui ont maison de ville et maison de campagne; lui, il lui faut son théâtre de ville et son théâtre de campagne. — Le romancier d'hier, qui menait trois feuilletons de front, se fait entrepreneur de construction et vient aujourd'hui surveiller ses ouvriers; ce soir il sera poète, et il fera applaudir Shakspeare dans la salle de Saint-Germain; — ce qui ne l'empêchera pas, soyez-en sûr, d'être demain matin, à quelques lieues de là, à diriger la construction de son palais de *Monte-Cristo*. — Mais voilà que tout d'un coup notre homme disparaît. Où est-il? Qu'est-il devenu? Un beau matin, il s'est tout simplement réveillé, l'historiographe de toutes les fêtes qui vont célébrer le double mariage de la reine et de l'infante d'Espagne. — Il a pris avec lui un écrivain et un peintre, c'est à-dire une plume et un pinceau, et le voilà parti. — Le voilà arrivé à Madrid. Dieu sait combien il aura déjà fait de volumes avant de franchir les Pyrénées.

Nous ne saurions manquer de détails sur l'Espagne; car M. Alexandre Dumas n'est pas seul à Madrid. M. Théophile Gautier, le charmant conteur de *Tra los Montes*, a, lui aussi, repassé les Pyrénées, et nous racontera, dans ce style cavalier et poétique qu'on lui sait, ces fêtes de toutes sortes. — Déjà *l'Époque* a publié deux lettres de son envoyé extraordinaire, M. Amédée Achard, ou Grimm, si vous aimez mieux son pseudonyme accoutumé; ces deux lettres ne nous apprennent rien que ne nous aient déjà dit Théophile Gautier, Roger de Beauvoir, et à peu près tous ceux qui ont vu l'Escorial et la Puerta del Sol... Ce que nous avons lu de plus intéressant jusqu'à ce moment est la réception des princes français à Tolosa, une

de ces *comparsa* si célèbres dans les mœurs espagnoles. Le duc d'Aumale et le duc de Montpensier avaient trouvé un arc de triomphe élevé sur le pont de la Bidassoa, et le canon avait salué le premier pas des princes français sur la terre d'Espagne. — Et là, en face de cette île des Faisans, si célèbre dans les fastes du grand siècle, ils avaient été solennellement reçus par les grands dignitaires et les notabilités de la province. — A Irún, un véritable déjeuner princier les attendait chez M. Lardizabal, et selon l'usage pittoresque du pays, le repas était servi par de charmantes jeunes filles dans le costume national. — Au soir, les princes devaient coucher à Tolosa. — Le palais qui leur était destiné était sur la grande place de la ville. — A peine les princes étaient-ils arrivés, que la place s'est remplie de toute la population de la ville et des environs, revêtue de ses plus brillants costumes. Puis s'est avancée processionnellement une troupe de jeunes garçons, habillés de longues tuniques blanches, couronnés d'un diadème en étoiles d'or, et tenant à la main des petites harpes dans le style du luth antique. — Derrière eux marchaient, deux à deux, des jeunes filles vêtues de robes courtes blanches et bleues, et de jeunes garçons en pantalon blanc, et veste rose pailletée de perles blanches et de chenilles noires. — Deux jeunes filles se sont avancées et sont venues complimenter les princes français. Puis les danses ont commencé; le chœur chantait un romancero national, et les danseurs exécutaient le *sandango* le plus animé. Ensuite, tout le monde s'en est mêlé, et ce n'a plus été les danseurs, mais bien toute la population qui n'a plus formé qu'un seul bolero.

En attendant des récits plus ou moins officiels des splendeurs de Madrid, nous vous dirons quelles merveilles de goût et d'élégance nous avons vues à Paris à la veille du départ des derniers fourgons des princes. — C'étaient des ombrelles, dont deux, destinées à la reine et à l'infante, étaient des chefs-d'œuvre d'art et de recherche; c'étaient de véritables bijoux, tout ciselés et rehaussés de pierres fines, d'incrustations et d'émaux. Puis deux cravaches en corne de rhinocéros, avec pommeau de lapis lazuli, entouré de filets de diamants. — Nous passons sous silence une foule d'autres ombrelles, de fouets

de chasse, de cannes de fantaisie, qui remplissaient toute une caisse; ce ne sera certes pas là le moins remarquable spécimen de notre industrie parisienne, et le nom de Verdier ne pouvait manquer de tenir sa place au milieu de tous les noms des célébrités parisiennes, appelées à concourir au luxe de ces fêtes. Les magasins de Verdier sont plus brillants peut-être en ce moment qu'ils ne l'ont jamais été. C'est un admirable pêle-mêle de jones, d'ivoire de rhinocéros: le tout rehaussé de pommeaux guillochés, ciselés, gravés, incrustés avec toute la perfection de l'art moderne. Mais la mode a adopté cet hiver les têtes de canne en or et en argent. L'or pâle et l'argent terni et mat, ce mélange des deux métaux, et la perfection de ciselure qu'apportent les artistes employés par Verdier, donnent à ces cannes une véritable valeur d'objets d'art. Du reste, Verdier entend ainsi son industrie, toute de luxe et de goût: Un artiste lui apporte un modèle de tête de canne qu'il vient de composer: Verdier l'examine, et, s'il lui plaît, il dira à l'artiste: C'est bien; mais vous allez m'exécuter ce modèle avec infiniment plus de soin et de perfection; je vous donnerai le double de ce que vous me demandez. — Combien trouvez-vous de grands seigneurs pour prendre ainsi au sérieux cette formule dont on a tant abusé: Encouragez les arts?

Un journal spécial faisait remarquer à ce propos combien en Angleterre on montre plus d'empressement qu'en France pour enrichir les galeries d'œuvres de grands maîtres. — Notre Louvre n'a fait aucune dépense nouvelle d'achat ni même de restauration et d'entretien depuis tantôt seize ou dix-sept ans. — La *National Gallery*, de 1825 à 1845, a acheté pour 2,875,000 fr. de tableaux. Un seul vote du parlement avait alloué à ce musée une somme de 1,425,000 fr. Si du gouvernement nous allons au particulier, les exemples ne nous manqueront pas non plus. Sir Robert Peel a payé le *Chapeau de paille* de Rubens 87,500 fr.; une *Bacchante* du même 27,500 francs; un Gérard Dow 33,750 francs. Le duc de Rutland a acheté sept tableaux du Poussin à raison de 25,000 francs chacun.

Telle est pourtant la destinée de la peinture: des toiles sont couvertes d'or, qui, au moment où l'artiste les a achevées, sont restées inappréciées, si ce n'est même impitoyablement décriées. Un de ces derniers soirs, — c'était au foyer de l'Opéra, — la conversation était précisément tombée sur ces soubresauts de fortune. Il se trouvait là un artiste dont le nom est célèbre à plus d'un titre aujourd'hui, grâce à son talent d'abord, et puis au rôle qu'il joue, — lui et

son chien, — dans des récits de voyages que tout le monde a lus. Mais il y a quelque dix ans, il n'était pas si heureux et si brillant... tous les jours du mois. — Adolphe, nous l'appellerons ainsi, avait un grand ami, artiste comme lui, et aujourd'hui devenu illustre comme lui aussi; cet ami s'appelait Alexandre. — On était en plein carnaval, c'était le beau temps des ovations de Musard, et des contredanses avec chaise cassée et coups de pistolet. Nos deux amis avaient largement pris part à toutes ces fêtes, et un beau jour, au moment de dîner, ils s'aperçurent qu'il ne leur restait plus le moindre argent. Comment faire? On décrocha une hallebarde et une cuirasse de la panoplie de l'atelier, et on alla vendre la chose au fripier le plus voisin. — Ce jour-là on dîna fort bien; — le lendemain on répéta le même jeu, et quelques jours encore; mais cela ne pouvait éternellement durer. Pour se consoler tant bien que mal, on parla de se plonger dans une aimable ivresse; mais l'ivresse, comme toutes les choses de ce monde, se paye. Heureusement Adolphe avait crédit chez un marchand de vin *bon enfant*, tout en haut de la butte Montmartre, un joyeux cabaret, avec les treilles grimpantes au mur, le classique bouchon suspendu à l'angle du chemin, et les bachiques inscriptions... Cependant ce n'était là que la moitié de ce qu'il fallait à nos hommes... Il fallait aussi songer à manger, et la mère Joubert n'était plus du tout dans les mêmes dispositions que le marchand de vin. — C'est alors qu'Adolphe eut une de ces idées si soudaines et si irrésistibles que dans d'autres proportions et vers un autre but cela s'appelle du génie. Il avait remarqué qu'il y avait beaucoup de chats aux alentours du rustique marchand de vin de Montmartre. Là était le succès de l'entreprise... Adolphe partit pour Montmartre avec Alexandre et M..... J'allais nommer le chien, et te le est sa célébrité, il appartient tellement à la littérature moderne, qu'autant eût valu nommer les héros de notre histoire, déjà assez transparente comme cela.

Jamais on ne causa avec plus d'effusion; jamais le marchand de vin ne fit plus cordial accueil à ses joyeuses pratiques, et ne leur servit de meilleur blanc; mais pendant

qu'Alexandre, resté seul avec lui, redoublait de verve et d'entrain, Adolphe avait emmené le chien, et celui-ci avait étranglé comme par enchantement trois ou quatre chats, que notre artiste avait tout aussitôt engloutis dans les profondeurs des poches de son paletot. Cette chasse s'accomplit sans que l'honnête cabaretier eût rien soupçonné. Nos amis descendirent gaiement vers Paris. On se rendit immédiatement chez la mère Joubert, à la célèbre enseigne de la *Petite Cuisine*; on lui fit hommage des chats étranglés, en échange de quoi elle servit un magnifique repas. Ces messieurs mirent seulement pour condition qu'on ne leur donnerait pas de gibelotte. — Ils préférèrent naturellement que leur chasse profitât à d'autres.

Cette vie errante de chasseurs dura quelques jours, et la fortune reparut tout d'un coup. — Dura-t-elle longtemps? les mauvais jours tardèrent-ils beaucoup à revenir?.... Nous ne savons; mais ce sont là de charmants souvenirs, disions-nous à Alexandre, qui nous racontait lui-même ces équipées de jeunesse.

— Oui, messieurs, c'est charmant, c'est poétique, c'est beau à vous raconter, ici, dans le foyer de l'Opéra, entre un excellent dîner et un souper meilleur encore; — mais, croyez-le bien, ceci est plus beau à l'état de souvenir qu'autrement.

— C'est comme la guerre: c'est beau quand on en est revenu.

— C'est en cela tout le contraire de l'amour, c'est beau quand on y va! W. B.

THÉÂTRES.

M. le directeur des Bouffes vient d'adresser un mémoire à la commission des théâtres royaux dans le but de défendre à l'Opéra la représentation de *Robert Bruce*.

M^{lle} Adeline Plunkett, dont l'engagement vient d'être renouvelé, a la grande satisfaction du public parisien, ira passer deux mois à Turin. M^{lle} Plunkett est *premier sujet*; son nom brille sur l'affiche en lettres capitales; mais ce qui nous plaît davantage, c'est que son talent grandit tous les jours.

A ce Numéro est jointe la planche 2217.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.